Témoigner. Entre histoire et mémoire
Revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz

122 | 2016
Révisionisme et négationisme

Marceline Loridan-Ivens, Judith Perrignon, *Et tu n'es pas revenu*

Anne Roche

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/temoigner/4769
DOI : 10.4000/temoigner.4769
ISSN : 2506-6390

Éditeur
Éditions du Centre d'études et de documentation de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz

Édition imprimée
Date de publication : 2 mai 2016
Pagination : 180-181
ISSN : 2031-4183

Référence électronique
Anne Roche, « Marceline Loridan-Ivens, Judith Perrignon, *Et tu n'es pas revenu* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 122 | 2016, mis en ligne le 30 septembre 2021, consulté le 22 février 2024. URL : http://journals.openedition.org/temoigner/4769 ; DOI : https://doi.org/10.4000/temoigner.4769

Ce document a été généré automatiquement le 22 février 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Marceline Loridan-Ivens, Judith Perrignon, *Et tu n'es pas revenu*

Anne Roche

RÉFÉRENCE

Marceline Loridan-Ivens, Judith Perrignon, *Et tu n'es pas revenu*, Paris, Grassert, 2015, 112 p.

1 En 1962, dans *Chronique d'un été* de Jean Rouch, Marceline Loridan montrait sur son bras la marque du camp de concentration. Joris Ivens a voulu la rencontrer après avoir vu le film, et ils ne se sont plus quittés, jusqu'à la mort d'Ivens en 1989. Ce n'est pourtant pas à son compagnon de vie qu'elle s'adresse, mais à son père, qu'elle a perdu, alors qu'ils ont été déportés ensemble, en 1944 : « Toi à Auschwitz, moi à Birkenau. » Pour le lecteur d'aujourd'hui, ces deux noms, reliés d'un tiret, sont proches, voire confondus. Pour la jeune fille de quinze ans, ce sont deux univers qui ne communiquent pas, ou presque : une fois, le père, au prix de quels sacrifices, lui fait parvenir une lettre, une autre fois, les deux commandos se croisent, le père et la fille peuvent s'étreindre brièvement, avant qu'elle ne perde connaissance sous les coups des S S. Et c'est à lui qu'elle relate ce quotidien du camp où ils sont séparés, les coups, la faim, la peur, les rencontres qui l'illuminent malgré tout : Anne-Lise Stern, Simone (Veil) dont elle a déjà parlé dans son autobiographie *Ma vie balagan* (Laffont, 2008) : témoignage qui, en un sens, ne nous apprend rien, et qui pourtant demande à être écouté comme si c'était quelque chose de jamais entendu – pour ne pas cesser d'en être atteint.

2 Elle avait déjà raconté son histoire, et presque dans les mêmes termes, dans le film, dans son autobiographie. Pourquoi cette forme de lettre au père ? Tentative d'expliquer à un mort, depuis le nouveau siècle, tant d'événements, de phénomènes qu'il n'a pas connus. Tentative aussi d'évoquer une vie qui n'aurait sans doute pas eu son

approbation : trop « libérée », avec des choix politiques et existentiels qui l'auraient choqué. Comme *Chronique d'un été* a choqué la famille, qui n'a pas voulu aller voir ce film où « Marceline se montre. » Elle se montre en effet, au sens de : se mettre en jeu, s'engager. En prison à Avignon, antichambre de Drancy puis de Birkenau, Marceline se dispute avec une co-détenue communiste, qui lui demande pourquoi elle ne l'est pas, communiste : « Parce que je n'aime pas le peuple, c'est lui qui fait les pogroms » avait répondu l'adolescente. Après guerre, les choses ont changé, elle est passée à « l'universalisme révolutionnaire », au communisme puis au maoïsme, avant de remettre en question, aujourd'hui, ce qu'elle appelle ses illusions, à moins qu'il ne s'agisse de celles de son père : « Je me sens l'héritière trompée de tes illusions », celle entre autres d'une France accueillante aux étrangers, d'une France-creuset. Livre de désenchantement alors ? Pas tout à fait : à sa belle-sœur, déportée aussi, qui lui dit « On n'aurait pas dû revenir », elle répond : « j'espère que si la question m'est posée à mon tour juste avant que je ne m'en aille, je saurai dire oui, ça valait le coup. » C'est le dernier mot du texte.

3 Le livre a été co-écrit avec Judith Perrignon : pratique courante aujourd'hui, dont on aimerait pourtant mieux connaître la répartition des paroles, les opérations de réécriture. Les ethnologues, les sociologues, les historiens « oralistes » ont des protocoles là-dessus, dont les journalistes pourraient s'inspirer.